

Visages et perceptions du Québec

Laurent Laplante, François Lavallée et Gaétan Bélanger

Numéro 131, été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69605ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laplante, L., Lavallée, F. & Bélanger, G. (2013). Visages et perceptions du Québec. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (131), 14–19.

2013. Où en est le Québec ?

Ample question à laquelle une certaine littérature politique et sociologique, abondante, tente de répondre.

Les échos du printemps érable résonnent encore un an plus tard, tout comme la voix de René Lévesque, figure ici surprenante, qui continue de hanter les consciences.

Les dix essais commentés au fil des pages qui suivent expriment moins le ressassement amer des défaites référendaires qu'ils ne brosent un portrait actuel de l'identité québécoise

Visages et perceptions du Québec

Malgré la fatigue politique dont parlait Hubert Aquin ou à cause d'elle, les livres qui scrutent ce demi-pays abondent. Tantôt pour célébrer ses mérites, tantôt pour en rappeler tel trait, tantôt pour souligner l'atteinte de tel palier.

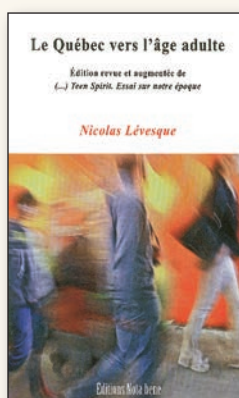


Par
Laurent Laplante*

Le Québec vers l'âge adulte

Ce grand petit livre¹ de Nicolas Lévesque s'ouvre sur une éclatante leçon d'humilité et d'intelligence : l'auteur se relit et se nuance. Le printemps érable a eu lieu ; l'avenir peut se lever. Lévesque ne renie pas les reproches qui lui montaient en bouche, mais il jouit du réveil. Déjà prêt à l'action, il demande, à propos des machines, de l'économie, du pays, des partis politiques, « comment les réinventer, forts que nous sommes des erreurs du passé ». Notre univers lui paraît encore adolescent, mais il le sait en gestation de maturité : « Je rêve de la possibilité d'un livre optimiste qui ne serait pas 'à droite' ».

Lévesque décode ce qui échappe à l'agité. À peine entend-il une banalité (« L'or est une valeur refuge »)



que sa pensée malaxe le terme : « Enfin un mot pour le dire : nous vivons à l'époque des valeurs refuges (l'argent, le corps, les objets), ces repères par défaut sur lesquels nous pouvons prendre appui, en ces temps de transition vers l'imprévisible, d'attente d'un autre récit ».

À sa profession de psychanalyste, Lévesque demande beaucoup. Si, écrit-il, sa confrérie consentait à « confronter de manière solidaire les compagnies d'assurances et pharmaceutiques, le système de santé, les universités », le lien de confiance entre elle et le citoyen s'établirait ou renaîtrait. La conclusion tombe, audacieuse et militante : « L'avenir du clinicien est politique ».

à laquelle est inévitablement rattachée la question de l'indépendance.

Collectivement ou individuellement, la jeunesse québécoise promeut une réaffirmation identitaire forte qui n'en est encore qu'à ses balbutiements.

Tout n'est, hélas, pas aussi rose. Certains auteurs soulignent l'éternelle hésitation des Québécois – incarnée en quelque sorte par Lévesque.

Telle autre estime le nationalisme québécois « étriqué, nombriliste, paranoïaque »... Vision ici démontée.

Illustration des débuts d'une nouvelle ère pour le Québec ? Panorama, en tout cas, d'une société en pleine mutation et recherche d'autres valeurs. **NB**

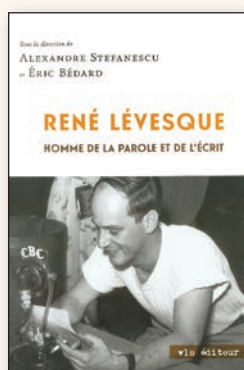
René Lévesque, Homme de la parole et de l'écrit

L'ouvrage d'Alexandre Stefanescu et Éric Bédard² se concentre sur la personnalité de René Lévesque. Plus encore, il n'observe qu'une facette du personnage : sa parole et ses écrits. On y apprend, car cette activité de Lévesque demeure méconnue, qu'il a écrit des tonnes de chroniques (*Journal de Montréal*,

Le Jour, etc.). S'y constate la libre relation de Lévesque avec l'actualité turbulente.

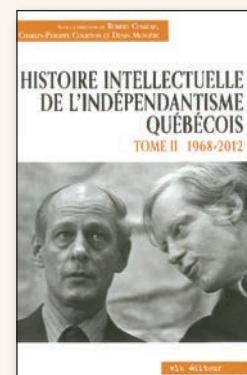
Un rien stimule sa verve, mais tel enjeu majeur, religion ou même projet d'indépendance, n'attire pas sa plume. En ce sens, il s'associe au peuple plus qu'aux pontifes. Autre surprise, ce journaliste épris de liberté admirait chez les journalistes anglophones

leur soutien à l'unité canadienne et souffrait de la neutralité de leurs collègues francophones... Au passage, l'ouvrage souligne que Lévesque bénéficia, dans son apprentissage des communications, d'immersions dans d'autres cultures (France, Angleterre, États-Unis...). Ce qui n'enlève rien à son talent !



Histoire intellectuelle de l'indépendantisme québécois, T. II

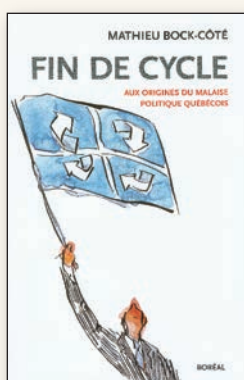
À sa manière, ce bouquin³, rédigé sous la direction de Robert Comeau, Charles-Philippe Courtois et Denis Monière, continue l'*Histoire intellectuelle de l'indépendantisme québécois*. Alors que le premier tome donnait à lire ceux qui, de 1834 à 1968, avaient modelé et infléchi l'idéologie indépendantiste, celui-ci présente 25 portraits d'hommes et de femmes (2 seulement) qui, de 1968 à nos jours, ont repris le flambeau. Souvent, ce sont des livres qui appellent l'analyse ; procédure défendable, mais dont pâtissent les auteurs dont la contribution déborde ce cadre, par exemple Marcel Rioux ou Pierre Falardeau. Sans ouvrir un débat fastidieux sur les mérites des cités et ceux des absents, on s'étonnera de lire François Marie Bachand et de voir Yves Michaud réduit au silence. Le lecteur obtiendra compensation lorsque apparaîtront des noms moins familiers, tel André Binette résumé et compris par Eugénie Brouillet. Parmi les textes d'une justesse insigne, j'ose choisir l'introduction à la deuxième partie (Robert Comeau), le texte de Jonathan Livernois sur Pierre Vadeboncoeur, la lecture de Fernand Dumont par Jacques Beauchemin. ►



Fin de cycle, Aux origines du malaise politique québécois

La voix est jeune, le ton péremptoire, la réflexion décapante, le parcours fascinant. L'orientation fait claquer des couleurs peu affichées dans le débat public, celles d'un conservatisme fringant. « Les clivages politiques hérités de la Révolution tranquille semblent désuets et ils paraissent ne subsister que par la difficulté qu'a ce courant conservateur à parvenir à la pleine maturité intellectuelle et politique. »

Mathieu Bock-Côté⁴ lit l'histoire d'un œil neuf. De la présence de Gilles Grégoire près de René Lévesque, il déduit la présence au Parti québécois



d'un ADN conservateur. Dans le combat du Bloc québécois, il perçoit un nationalisme déformé : « Le Bloc a ainsi introduit une innovation radicale dans l'histoire du nationalisme québécois, dans la mesure où le peuple québécois tel qu'il a pris forme historiquement et culturellement y est désormais étranger ».

Qu'on n'aille pas imputer à Bock-Côté un désaveu de l'indépendantisme. Il le juge en déficit d'inspiration, mais il estime qu'un recours au potentiel conservateur lui serait tonique : à trop insister pour que l'indépendance soit technicienne, moderniste, oublieuse des racines québécoises, peut-être a-t-on freiné son essor.

Choisir le progrès national

Ambitieux, structuré, critique, ce bouquin⁶ mérite le meilleur sort. Il démontre, comme le printemps érable, que la remise du témoin indépendantiste à la jeunesse peut s'effectuer de façon gaillarde, détendue, rassérénée.

Déterminé, Jocelyn Caron progresse à pas mesurés. Au nationalisme, que certains dessèchent jusqu'à la paille, il redonne substance : « Finalement, s'ils ne sont pas mutuellement exclusifs, les concepts d'ethnie, de culture et de politique ne peuvent pas être synonymes ». Au Québec de réussir son équilibre. Face à une stagnation qui afflige des secteurs névralgiques (agriculture, environnement, éducation...), Caron suggère de miser sur la nation, seule capable de provoquer le bond salvateur. Ses exemples ne sont pas tous concluants, mais son dynamisme en rachète les imprécisions. Le rapport Pronovost devrait être lu sans le prisme de l'Union des producteurs agricoles, la proportionnelle ouvre sur des lendemains que Caron sous-estime, le projet Rabaska n'est pas mort, il est suspendu jusqu'au retour des prix élevés, etc. Et alors ? L'important, c'est ce pari confiant sur la nation.

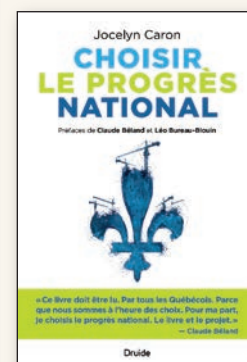


Notre indépendance, 28 Québécois s'expriment

Certains des témoignages de ce collectif⁵ proviennent de bouches connues : Françoise David, Louise Beaudoin, Pierre Curzi... Ce sont cependant les jeunes qui offrent les pages les plus percutantes : ceux et celles qui n'ont subi ni 1980 ni 1995 sont indemnes face à l'avenir.

Ainsi, Nic Payne écrit : « Faire l'indépendance, ce n'est pas s'inventer un pays, c'est rendre justice à celui que nous avons déjà ». Ainsi, Catherine Dorion exonère les humains de la déprime : « [...] et si nous nous mettions à vivre comme des êtres humains, c'est-à-dire ensemble et vivant notre territoire plein d'eau, de français étrange, de sapins et de toute cette immense tendresse qui attend son heure ». Ressentiment, défaitisme, résignation, où ça ?

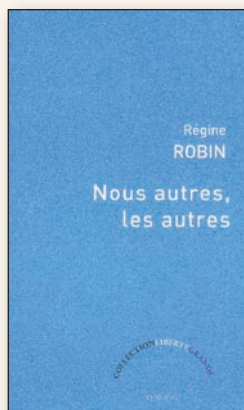
Le texte de Robert McKenzie demeure le plus dérangeant, tant il souligne le côté hésitant des Québécois et l'incarnation qu'en serait René Lévesque. Car Lévesque, écrit McKenzie, n'aura pas été un grand libérateur, faute d'avoir vaincu les démons qui l'incitaient à demeurer lié à l'autre Canada. « [...] le Québec serait indépendant depuis longtemps, écrit-il, si les Québécois avaient la moindre idée de l'indifférence – quand ce n'est pas le pur mépris – que l'on nourrit à leur égard. »



Nous autres, les autres

Arrivée au Québec en 1977, Régine Robin⁷ clame que jamais, elle ne s'est sentie chez elle en sol québécois. En pages fulminantes, dénonciations au poing, elle cherche et estime trouver mille preuves d'un nationalisme québécois étriqué, nombriliste, paranoïaque. « J'aurais aimé, écrit-elle, avoir un ou une amie intime, Québécois(e), bien sûr, avec lequel (ou laquelle) j'aurais pu parler du Québec tout à loisir... », « mais, conclut-elle, cette grâce ne me fut pas donnée ». On ne peut guère s'en étonner, tant cette universitaire de haut vol s'est depuis toujours emprisonnée comme à plaisir dans une cuirasse aux barbelés menaçants. Dans un vocabulaire apparenté à celui de Marc Angenot (ressentiment omniprésent), elle dénonce le « ressassement obsessionnel de la fixité mémorielle ». En matière sociale, elle croit trouver dans la paranoïa québécoise la source d'une inertie dont le Dominion tout entier ferait les frais : « Il y aurait tant de luttes sociales à mener à l'échelle canadienne, si le nationalisme québécois n'empêchait pas une gauche digne de ce nom d'exister ». Comme si le Canada attendait un signal du Québec pour virer à bâbord !

La charge est si globale qu'elle décourage toute discussion et rend futile tout espoir de nuance. Le « nous » québécois, pourtant scindé presque à parts égales entre fédéralistes et indépendantistes, constitue à ses yeux une orthodoxie vindicative, alors que le



vote monolithique des bastions anglophones symboliserait la liberté. Des propos entendus devant la commission Bouchard-Taylor, elle soutire la preuve d'une « régression considérable » : « La religion – contre laquelle s'est faite en partie la Révolution tranquille – est appelée à la rescousse en tant que pilier identitaire de la majorité, fût-ce à titre de tradition, d'héritage culturel, de patrimoine à défaut de pratique ». À la décharge de Régine Robin, disons que d'autres, obnubilés comme elle par un

pan d'âneries magistrales, ont aussi mal interprété le travail de la commission Bouchard-Taylor.

Qui veut tuer son chien prétend qu'il a la rage. En l'occurrence, le chien mérite mieux. **NB**

1. Nicolas Lévesque, *Le Québec vers l'âge adulte*, Nota bene, Québec, 2012, 180 p. ; 13,95 \$.
2. Sous la dir. d'Alexandre Stefanescu et Éric Bédard, *René Lévesque, Homme de la parole et de l'écrit*, VLB, Montréal, 2012, 176 p. ; 27,95 \$.
3. Sous la dir. de Robert Comeau, Charles-Philippe Courtois et Denis Monière, *Histoire intellectuelle de l'indépendantisme québécois, T. II, 1968-2012*, VLB, Montréal, 2012, 373 p. ; 29,95 \$.
4. Mathieu Bock-Côté, *Fin de cycle, Aux origines du malaise politique québécois*, Boréal, Montréal, 2012, 184 p. ; 22,50 \$.
5. Collectif, *Notre indépendance, 28 Québécois s'expriment*, Stanké, Montréal, 2012, 204 p. ; 24,95 \$.
6. Jocelyn Caron, *Choisir le progrès national*, Bruide, Montréal, 2013, 475 p. ; 27,95 \$.
7. Régine Robin, *Nous autres, les autres*, Boréal, Montréal, 2011, 352 p. ; 27,95 \$.

*Laurent Laplante... voir p. 56.

Nicolas Langelier ANNÉE ROUGE

NOTES EN VUE D'UN RÉCIT PERSONNEL DE LA CONTESTATION SOCIALE AU QUÉBEC EN 2012

Atelier 10, Montréal, 2012, 100 p. ; 9,95 \$

« Nous ne savons pas tout à fait ce que nous attendons, au juste, mais nous savons que nous attendons. » Voilà où en était toute une frange de la population québécoise à l'aube de 2012. Pas seulement les étudiants. Nicolas Langelier, à cette époque, se préparait à franchir le cap de la quarantaine. Ce qu'il nous livre ici n'est pas un texte militant, mais plutôt le récit d'un homme qui, au milieu de l'effervescence du « Printemps québécois » (« au fond ça a beaucoup plus été un 'Printemps montréalais' », lui confie une amie à la fin de l'aventure), partage avec les manifestants le mépris du gouvernement, la rage devant l'injustice et l'espoir d'un monde meilleur, mais trouve dans son for intérieur un espace de doute, de questionnement et de lucidité qui préserve son individualité – et son intérêt pour le lecteur – au milieu de cette masse populaire dans laquelle il se fond par moments avec jouissance et passion.



Ce récit prend plus ou moins la forme d'un journal, où se mêlent descriptions factuelles (notamment par des coupures de presse) et fragments de vie personnelle. Le hasard aura voulu que l'auteur soit plongé dans la lecture du sage Marc Aurèle (121-180) pendant les événements. Comment concilier « je sais que celui qui agit mal a une nature semblable à la mienne » (M. A.) et « je ne me souviens pas d'avoir détesté quelqu'un autant que je déteste en ce moment Jean Charest » (N. L.) ? Voilà la question.

Il s'agit ici du numéro 02 de la série « Documents » d'Atelier 10, « collection de courts essais portant sur les enjeux sociaux, culturels et individuels de notre époque, et écrits à chaud, dans l'urgence de dire les choses » (quatrième de couverture). Après un premier numéro (*La juste part*) qui, pour convaincant et efficace qu'il fût, ne craignait pas le parti pris et était carrément de l'ordre de l'essai philosophico-politique, l'éditeur propose un opuscule qui appartient manifestement à la même mouvance, mais avec un ton très différent, beaucoup plus personnel et nuancé, et suivant une forme vivante et originale.

Beau témoin d'une année mémorable pour le Québec. **NB**

François Lavallée

Collectif IPSO

Sous la dir. de Gilbert Paquette, André Binette et Ercilia Palacio-Quintin L'INDÉPENDANCE, MAINTENANT !

Michel Brûlé, Québec, 2012, 326 p. ; 24,95 \$

Le titre exprime un vœu imprégné d'urgence, comme si l'on voulait contrer un certain sentiment de lassitude, résister à ce qu'Hubert Aquin aurait perçu comme une fatigue à la fois politique et culturelle. Rares sont pourtant les textes soulignant que la conjoncture, à l'échelle mondiale et aux paliers québécois et canadien, redevient favorable au plaidoyer souverainiste ; ce sont cependant les plus marquants.

L'urgence fait surface dès le premier texte de Gilbert Paquette ; elle s'y présente, cependant, en danger résultant de l'érosion plutôt qu'en créneau particulièrement favorable. Charles Castonguay, à son habitude, livre des statistiques indiscutables et sombres ; l'assimilation, freinée par certaines dispositions législatives du Québec, favorise l'anglophonie. Seul un Québec indépendant pourrait, en échappant aux carcans de la Cour suprême, infléchir le cours de l'histoire. Urgence lourde de périls plutôt qu'occasion à saisir.

Certains textes aèrent le débat en évoquant des faits sous-estimés ou en liquidant tel et tel mythe. Pierre Paquette, en plus de souligner les complémentarités entre le Québec et l'Europe, met en exergue l'importance proprement québécoise de l'économie sociale. André Binette fait un sort à l'illusoire mythologie de multiples partitions du Québec au lendemain de l'indépendance : non seulement le Québec ne perdrait rien de son territoire, mais il s'agrandirait ! Il contrôlerait, en effet, un littoral qui, dans le régime actuel, relève d'Ottawa.

Jocelyne Couture signe un texte particulièrement stimulant sur les propensions sociales des Québécois : « [...] les Québécois, dans leur ensemble, [...] affichent leurs préférences pour des politiques et des institutions qui, non seulement les démarquent de la majorité des autres Canadiens, mais qui se distinguent d'une façon non ambiguë des valeurs de la droite, fût-elle centriste ». Cette remarque trop rarement offerte à la réflexion rappelle que, dans les gènes du PQ, se niche une connivence entre le penchant vers la fraternité entre humains et le plaidoyer identitaire. Signe québécois distinctif, connivence qui ne demande qu'à faire surface.

Plusieurs textes, y compris celui du préfacier Jacques Parizeau, entretiennent la flamme plus qu'ils ne précisent le message porté par le titre. Quelques-uns, tels ceux de Louis Bernard ou de Daniel Turp, se penchent sur les modalités d'encadrement ou de gestion du Québec futur ; on sera heureux, quand les événements se bousculeront, de la prévoyance de ces auteurs. Encore là, prudence plus qu'enthousiasme.

Ce n'est pas diminuer les mérites de ce travail collectif que de noter le peu d'intérêt porté à un climat politique qui, par son vide et ses dérives, appelle au renouvellement de la ferveur souverainiste. **NB**

Laurent Laplante



Collectif d'auteurs du prix Bernard-Mergler
LE SOUFFLE DE LA JEUNESSE

Écosociété, Montréal, 2012, 227 p. ; 18 \$

En avril 2010, la Fondation Charles-Gagnon et les éditions Écosociété ont lancé le concours de rédaction d'essais Bernard-Mergler. L'objectif était d'inviter les « jeunes du Québec à produire des textes d'analyse et de critique sociale ». Plus particulièrement, étaient attendues des participations qui « défendent des valeurs de justice, d'équité et de solidarité ». *Le souffle de la jeunesse* présente les cinq textes soumis qui ont été jugés les meilleurs.

Qu'il soit question de la mort, de l'engagement des jeunes, des nouveaux lieux de sociabilité, de la responsabilité sociale des entreprises ou de la perte de sens dans les sociétés occidentales, les jeunes auteurs, souligne Pierre Henrichon dans sa préface, « affirment, haut et fort, mais sans prétention aucune, le caractère de mascarade des rhétoriques sirupeuses que l'on nous sert quotidiennement dans les déclarations ministérielles, les publicités et les éditoriaux ».

Martin Robert, dans « Prologue de la mort belle », dénonce « l'utopie d'une croissance infinie, qui pénètre chacune des sphères de la vie ». Il s'insurge également contre le fait que « [l]e capitalisme crée la vaste image d'un monde merveilleux, alors que dans le même temps, il se consacre à dévaster le monde réel ».

Dans « Êtres politiques », Josée Madéia Charlebois rappelle que, contrairement à ce qu'on entend souvent, les jeunes ne sont pas moins engagés que leurs aînés, même s'ils votent moins et sont moins impliqués dans les partis politiques. Leur génération est, dit-elle, « politiquement sophistiqué[e] ». Les jeunes « sauraient donc faire de la politique en empruntant des voies qui leur sont propres ».

Quant à Gabriel Nadeau-Dubois, dans sa postface, il parle de « l'économie capitaliste, s'étant [...] réfugiée dans le confort et l'indifférence » et du « printemps érable [qui a été] bel et bien un mouvement de rejet ». Il conclut : « Justice sociale, égalité, démocratie, écologie : voilà les mots que nous avons en bouche pour parler du Québec de demain. Une justice sociale fondée sur la gratuité des services publics, les rendant ainsi accessibles à tous et à toutes ». **NB**

Gaétan Bélanger



Pour sortir du L'Orange

on vous offrent des solutions pour accroître votre positionnement et vos réalités d'affaires


L'Orange bleue

2700, rue Jean-Perrin, bureau 104 Québec, Qc. G2C 1S9

418 842-9047